

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Le journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT : Pour Roubaix : 18 fr. par an,
10 fr. pour six mois,
6 fr. pour trois mois.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.
Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le *Journal de Roubaix* paraissent le Samedi dans le *Journal d'Annonces* qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 16 Novembre.

Le *Moniteur* ne contient pas de partie officielle.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

BIBLIOTHÈQUE DE ROUBAIX.

Parmi les dons faits, en ces derniers temps, à la Bibliothèque communale de Roubaix, il en est un, surtout, auquel nous attachons le plus grand prix, c'est un traité manuscrit intitulé : *Etudes de fabrication de tissus*, offert par l'auteur, M. Constant Grimonprez, directeur de tissage à Origny-Sainte-Benoite.

Si les ouvrages qui traitent de la fabrication des tissus sont en général extrêmement rares, on peut dire qu'au point de vue particulier de la fabrique de Roubaix, ils manquent d'une manière absolue. Sous ce rapport, l'œuvre de notre ami et ancien concitoyen est digne, à bien des titres, du plus vif intérêt.

Le contact d'hommes expérimentés, dit l'auteur, leurs conseils, la manipulation par soi-même, font le savoir. — Rien de cela ne lui a manqué, car son traité dénote une connaissance profonde, raisonnée et surtout pratique, des multiples opérations qui sont décrites. Aucune prétention au style fleuri. — Enfant de l'atelier, dit-il, il s'adresse à l'atelier et en parle le langage. — Nous disons, nous : Enfant du pays, il s'adresse au pays dans son langage technique, mais avec une grande lucidité et une précision remarquable dans les démonstrations. Il est vrai que « ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. »

Dans l'impossibilité de donner ici une idée des matières traitées dans le manuscrit, nous choisissons de préférence ce qui concerne les étoffes gaze qu'on cherche en ce moment à produire à Roubaix, et en donnons une rapide nomenclature :

Gaze simple et façonnée à la marche - gaze, satin et canelé - effets brochés - effets par fil de tour - gaze à fil traçant - effet tulle - tissu chemisette - tissus entrelacés.

Tour anglais à la jacquart - gaze à perles - damassé tour anglais - effets en toile - effets en satin - tricot - imitation dentelle à fond tulle. Idée pour produire de la gaze sans lames.

Nous regrettons, tout en respectant sa délicatesse, que la position de M. Grimonprez au moment où il a écrit ce livre, c'est à dire en 1857, ne lui ait pas permis de nous dévoiler la composition de certains tissus riches et de montages spéciaux. Nous regrettons surtout de ne pas voir imprimé et dans toutes les mains industrielles de Roubaix, un ouvrage qui présente un tel caractère local d'utilité pratique.

LEURIDAN-TESTELIN.

L'école des chauffeurs s'est réouverte vendredi à huit heures et demie du soir, à l'amphithéâtre, rue du Lombard. Les certificats d'aptitude accordés à seize d'entre les ouvriers qui ont suivi les cours l'année dernière leur ont été délivrés dans cette séance.

La plupart des chauffeurs, désireux de joindre la théorie à la pratique, paraissent vouloir cette année assister aux cours. Ils offriront ainsi plus de garantie aux patrons et seront à même de prévenir des accidents par une connaissance plus approfondie de tout ce qui concerne leur profession.

Le redressement de la rue des Débris-Saint-Etienne, avec une entrée monumentale du côté de la place d'Armes, ne tardera pas à être exécuté. Le tribunal civil vient de prononcer à cet effet l'expropriation, pour cause d'utilité publique, des quatre maisons portant les numéros 54, 56, 58 et 60, sur la Grande-Place, à Lille.

Cet important travail, qui assainira et embellira si notablement ce quartier, pourra commencer au printemps prochain.

La séance annuelle de rentrée des Facultés a eu lieu à Douai lundi 15 novembre à trois heures de l'après-midi, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville.

Cette solennité était présidée par le chef de l'académie.

Le même jour, à midi précis, le conseil académique a ouvert sa session de novembre, à l'hôtel académique. On sait que cette assemblée se compose de Mgr. l'archevêque de Cambrai, Mgr. l'évêque d'Arras, M. le préfet du département, M. le premier président de la cour impériale, M. le procureur général, M. le maire de Douai etc.

Il va se constituer, à Douai, une société dont notre population appréciera le but et les avantages généraux. Cette société se propose, en effet, de faire arriver, sur notre marché, du poisson en abondance qui serait livré au public à des prix très-bas. On le voit, c'est une question d'intérêt général qui se place à côté d'une adroite pensée de spéculation.

Sur notre marché, comme sur tous ceux des villes qui nous environnent, le poisson est toujours très rare, et c'est en raison de cette rareté qu'il est toujours vendu très cher : En provoquant l'abondance, le bon marché doit venir nécessairement. Il s'agit donc pour nous de réaliser un véritable progrès ; de jouir des avantages que l'on parvient bien à procurer aux Parisiens ; en un mot, de mettre un aliment sain, nutritif, agréable à la portée de tout le monde. Il faut que le produit de la pêche ne soit plus du luxe, mais qu'il vienne se placer facilement sur la table de l'ouvrier, d'où la viande est maintenant trop souvent absente.

(Indépendant).

Le *Times* présente les observations suivantes sur l'interruption des communications télégraphiques entre Douvres et Calais, par suite de l'accident arrivé au câble :

« Il faut transmettre les messages pour Paris par la voie de Belgique ou d'Amsterdam, ce qui entraîne beaucoup de retard et de dérangement. Si un deuxième câble entre l'Angleterre et la France avait été submergé entre Folkestone et Boulogne, comme on en avait parlé il y a quelque temps, on aurait évité ces difficultés. Même dans les temps ordinaires, un seul câble ne

suffit pas pour la prompte transmission du grand nombre de messages à envoyer non-seulement à Paris, mais encore à toutes les parties du continent par voie de Paris. Il faut espérer toutefois, que non seulement la communication de Douvres à Calais sera bientôt rétablie, mais encore que l'on ne perdra pas de temps pour établir une deuxième ligne. »

Voici qui intéresse les ménagères. Il s'agit d'un procédé de nouvelle lessive économique et rapide. M. Chapoteaut, pharmacien à Decise, vient de communiquer au *Journal de la Nièvre* la note suivante :

« On fait dissoudre 1 kilogr. de savon dans 50 litres d'eau de rivière ou de fontaine. Lorsque, à l'aide de la chaleur, la dissolution est complète, on retire du feu et on ajoute : essence de térébenthine rectifiée, 15 grammes ; ammoniaque liquide à 22°, 30 grammes. Remuer le mélange avec une baguette pendant quelques minutes et le verser encore chaud sur la quantité de linge à lessiver. Au bout de quatre heures de contact, on frotte le linge entre les doigts, on le passe à l'eau : il est d'un blanc parfait. »

Un jardinier hongrois se déclare, dans une lettre écrite à un confrère, grand amateur de taupes dans les jardins, attendu que ces animaux sont les meilleurs protecteurs des jeunes arbres contre leurs dangereux ennemis. Cependant, si les taupes sont bonnes dans certains endroits, elles sont nuisibles dans certains autres. — Le jardinier hongrois a cherché un moyen de chasser les taupes des endroits où l'on se passerait volontiers de leur présence, et il l'a trouvé. Ces animaux ont un odorat très-fin, et c'est sur la connaissance de ce fait qu'il a établi sa base d'opération. Il a creusé autour de ses plates-bandes une petite fosse de sept pouces de profondeur, dans laquelle il a placé un fil imbibé de benzine, et jamais une taupe n'a pu consentir depuis à escalader ce mur d'odeur désagréable.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 17 NOVEMBRE 1858.

— N° 1. —

LA MANSARDE

CHAPITRE I.

« Charles !

— Monsieur l'ingénieur ?

— Ne disais-tu pas que la voiture est attelée ?

— Certainement je le disais — et même pour la quatrième fois déjà, répondit Charles en soufflant dans ses doigts.

— C'est bien ; tu le répéteras une cinquième, quand tu auras bouclé les porte-manteaux et placé les valises. »

— Et là-dessus le maître de Charles, le jeune ingénieur William Williamsson, se tourna vers ses deux aides, avec lesquels il déjeunait, et leur dit, d'un certain air qui sentait le fonctionnaire :

« Nous nous séparons pour cette année, messieurs ! mais au printemps vous retrouverez près de moi beaucoup de travail ; car, Dieu soit loué ! j'ai encore une foule de travaux très lucratifs. — Ainsi, messieurs, ajoutez-l'en levant son verre, buvons au plaisir de nous revoir, en faisant de

vœux pour que l'année prochaine soit aussi agréable pour nous que celle-ci ! Si nous avons eu bien des moments pénibles, nous en avons été largement dédommagés ! »

Ce toast fut suivi de plusieurs autres ; on but à l'heureuse arrivée de l'ingénieur au lieu de sa destination, jusqu'à ce que Charles reparût sur le seuil, d'un air attristé, pour la sixième et dernière fois.

« Eh bien, Charles, partons ; je vois qu'il est temps. Donne-moi mon manteau garni de fourrure. »

Après avoir serré la main à ses aides, notre ingénieur se jeta dans son étroite voiture, et Charles s'enfonça comme un coin à ses côtés.

« Quoi, imbécile ! as-tu perdu le courage et la bonne humeur ? demanda l'ingénieur, en prenant les rênes des mains de son laquais.

— Le courage et la bonne humeur ? Ah ! oui. Monsieur l'ingénieur se tenait dans une pièce chaude, tandis que moi, j'étais là à me geler les pieds et les mains ! répondit Charles avec la franchise dont il usait d'ordinaire avec son maître.

— Très sagement parlé, mon cher Charles ! Mais tu feras bien à l'avenir, dans le cas où je t'oublierais, de ne pas t'oublier toi-même. Sautes de la voiture, et je vais rester ici à me geler à ta place, pendant que tu iras prendre un verre de bière. Apporte un peu de pain noir pour notre Brunte ; vois, il est trop fier pour se plaindre ! Mais vite, si tu ne veux pas que je te réchauffe moi-même ! »

Quelques minutes après, la chaise de l'ingénieur ronlait et faisait craquer sous ses roues la cour gelée.

CHAPITRE II.

Les quatre bougies d'usage étaient déjà allumées dans la salle du club de la ville. Quelques-uns des membres s'étaient mis à une table de jeu, d'autres lisaient dans les journaux, et d'autres encore attendaient, avec la pipe et le verre de Toddy, que leur tour fût venu d'en faire autant. Dans la pièce voisine se tenait la patronne du club, madame Elmgren, préparant ses tartines ; à défaut d'un garçon, ces messieurs allaient les chercher eux-mêmes pour leur souper, ou ils les consommèrent en compagnie de la bonne hôtesse, et celle-ci offrait à ses connaissances les plus intimes un petit verre, ou un verre de bière aux œufs.

L'unique rose de l'hôtel, Charlotte aux joues vermeilles, était justement sur le point d'entrer avec le bol, quand survint un événement extraordinaire : une voiture s'arrêta avec bruit devant la porte. Depuis longtemps il n'était pas arrivé d'étranger dans la ville ; aussi les hôtes, tout comme madame Elmgren, appliquèrent-ils leur nez derrière les rideaux pour découvrir, à la clarté de la lune, qui diable pouvait encore être dehors à une heure si avancée.

« Mon Dieu, madame, la chambre des voyageurs n'est pas chauffée ! s'écria Charlotte consternée.

— Stupide ! répondit sa maîtresse, penses-tu que j'irais y brûler mon bois pour rien, quand c'est à peine si nous avons à loger une ou deux personnes par mois ? Non, ce serait agir contre mes intérêts ; tant que les voyageurs sont aussi rares, il faut bien qu'ils se contentent de nous voir chauffer la chambre dès qu'ils sont là. Mais va donc l'éclairer ; il peut, en attendant, rester ici dans la salle.

Le voyageur n'était autre que notre ingénieur qui, quoique très peu connu dans la ville où il cherchait un refuge, avait résolu cependant d'y passer l'hiver plutôt qu'à la campagne.

« Pourvu que l'on soit sociable soi-même, pensait-il, on trouve de la société ! » et comme William était un jeune homme d'un caractère gai, l'événement ne pouvait manquer de justifier son opinion.

Le conseiller Utter, après s'être entretenu un moment avec l'étranger, était entré dans la pièce contiguë à la salle et s'était approché de sa bonne cousine, assise à une table ronde.

« J'entends, chère cousine, que tu n'as pas de chambre chauffée — peut-être pourrait-on installer le jeune monsieur chez nous, puisque le hasard veut que nos deux chambres d'en haut soient encore chauffées depuis le départ du beau-frère ?

— Je ne m'y oppose pas, si cela te fait plaisir, dit en souriant madame Elmgren. — Je ne suis pas assez avare, comme tu sais, pour ne point consentir à ce que d'autres gagnent aussi quelque chose. »

Qu'on ne s'étonne pas de voir madame Elmgren abandonner si obligeamment son hôte à son cousin : l'expérience lui avait appris que les voyageurs qui ne restent qu'une nuit occasionnent plus d'embarras qu'ils ne rapportent de bénéfice.

« A la bonne heure, dit William, lorsque le conseiller lui fit sa proposition avec force compliments. Et si les chambres me conviennent, je vous les louerai volontiers pour longtemps !

— Cousin, cousin ! Conseiller Utter, pour l'amour de Dieu ! s'écria alors madame Elmgren qui avait changé d'avis tout-à-coup ; ce n'était qu'une plaisanterie de ma part ! Tu sais bien